

Prix «Assia Djebbar» ou folklore ?

Le Salon international du livre d'Alger (29 octobre / 7 novembre 2015) célèbre pour la première fois un événement particulier : l'attribution du prix «Assia Djebbar» au meilleur roman retenu par un jury. Présente à la cérémonie au chapiteau de l'hôtel Hilton, mon propos est la résultante de ce que j'ai vu et entendu. Préalablement à mon commentaire, j'entends préciser avec force que le pourquoi ou le comment de l'attribution du prix «Assia Djebbar» ne m'intéresse absolument pas. Mon respect plein et entier à l'égard des membres du jury et du président de ce même jury, M. Merzak Baghtache, homme connu pour sa grande culture et surtout pour sa probité intellectuelle, ne souffre aucun doute. Je tiens néanmoins à apporter cette précision afin qu'il n'y ait pas ici, ou là, une quelconque interprétation tendancieuse et subjective. Un sport fortement prisé dans notre pays par celles et ceux qui ne retiennent d'un propos que ce qu'ils veulent retenir ou n'entendent que ce qu'ils ont envie d'entendre et n'écourent que ce qui leur plaît. Revenons donc à la cérémonie.

Mon profond regret a toujours été de savoir la grande dame Assia Djebbar ignorée de son vivant par les officiels. Elle qui ne cessa jamais d'écrire depuis son premier ouvrage en 1957 jusqu'au dernier en 2007 sur son Algérie qu'elle portait dans son cœur, dans «ses tripes» et dont elle ne fut jamais loin. Elle dont l'élection à l'Académie française le 16 juin 2005 fut un non-événement en Algérie. Hormis *El Watan*, *Liberté* et *Le Soir d'Algérie*, qui mentionnèrent ce «haut fait littéraire» et rendirent hommage à la grande dame, on put remarquer le silence absolu des officiels. Silence de ceux qui refusent de s'amender. Soudain, on vit à cette cérémonie du 4 novembre 2015 onze ministres assister à la remise du prix Assia Djebbar.

Hormis messieurs Mihoubi Azzedine, ministre de la Culture, et Hamid Grine, ministre de la Communication, connus et reconnus en Algérie et sous d'autres cieux comme écrivains (poète également pour M. Mihoubi) avant de se voir

confier des missions gouvernementales et qui étaient parfaitement à leur place à ladite cérémonie, les autres ont-ils seulement lu un ouvrage de Assia Djebbar ?

Mis à part également M^{me} la ministre de la Poste et des Technologies de l'information et de la communication que je ne connais pas mais dont on m'a dit qu'elle aimait la lecture, les huit autres ministres voulaient-ils qu'on dise d'eux : «Ils s'intéressent à la culture» ? Ou était-ce, n'ayons pas peur des mots, de la récupération politique ? Une détestable récidive de «l'hommage» rendu à la grande dame Assia Djebbar après son décès au Palais de la culture. Un ami éditeur me reproche de n'avoir pas assisté audit «hommage». Je lui répondis par un proverbe en arabe connu dans toutes les régions de l'Algérie : «Vivant, il aurait aimé déguster une datte. Mort, il eut droit à un régime de dattes.» C'est seule et dans l'anonymat absolu que je me suis recueillie un matin sur la tombe de la grande dame à Cherchell sans fleurs, sans discours tapageur et sans larmes de crocodile.

J'eus l'impression en cette soirée du 4 novembre 2015 que la «farce» de l'hommage se jouait encore. Le second acte. Afin que la récupération politique fût parfaite les députés ne furent pas en reste. Et là, je ne peux que rappeler l'émission télévisée de la chaîne Ennahar du 27 octobre 2012. Un journaliste interrogea des députés sur leurs lectures et notamment sur le dernier ouvrage qu'ils avaient lu. Les uns répondirent «la Constitution». Les autres prétendirent ne plus se souvenir du titre du livre. Les derniers de la classe haussèrent les épaules et tournèrent les talons sans répondre, jugeant sans doute la question «offensante».

Ce n'est pas tout. Un prix prestigieux doit obéir à des règles protocolaires ne souffrant aucune faille. Ce fut le contraire et la cérémonie tourna au désastre protocolaire.

Une jeune dame traduisait en français ce que disait son collègue en langue arabe. Elle renvoya l'image d'une vendeuse de grande surface faisant la promotion de tel ou tel autre produit. C'est ainsi qu'après s'être rendu

compte qu'elle avait omis de mentionner la présence des ministres autres que ceux de la Culture et de la Communication, elle crut réparer son oubli par ce commentaire : «On ne s'attendait pas à voir autant de monde. Vous êtes nombreux.» Récidive : «La salle est remplie de monde, on ne s'y attendait pas.» Ainsi présentait-elle des produits soldés et elle craignait qu'il n'y en ait pas pour tout le monde ! Il y eut pire. Lorsqu'il prit la parole, M. Baghtache, président du jury, se vit interrompre à maintes reprises par le jeune homme sur l'estrade. Il est vrai que le président du jury parlait culture et qu'il ennuya sans doute l'homme chargé surtout de hurler dans un micro. Le pire était à venir avec le discours du commissaire du Salon du livre.

Tel un mouhafed des années de plomb, il se dit fier, en vociférant, de son «arabité», de son «algérienité» et de son «islamité». Qui donc dans l'assistance lui contesta cela ? A qui donc s'adressait ce message ? Aux hautes autorités ? A l'ambassadeur de France présent à la cérémonie ? Je crus comprendre durant tout le Sila que la France était l'invitée d'honneur de cette vingtième édition.

Le «meeting» du commissaire du Salon du livre à cette cérémonie me convainquit que nous étions définitivement atteints de schizophrénie au point d'honorer à un Salon international du livre un pays et d'envoyer dans le même temps des vanes à son ambassadeur. Heureusement que le ministre de la Culture rattrapa les bourdes de l'autre en citant dans son discours Mohamed Dib, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine et qu'il rappela ainsi : «Notre butin de guerre». A une cérémonie strictement culturelle l'élégance, la tolérance et l'hospitalité sont les maîtres de cérémonie. A la dimension de la grande dame que fut Assia Djebbar.

Enfin, pour terminer dans le brouhaha et le parasitage, c'est à peine si nous entendîmes les noms des heureux lauréats.

Sans doute me dira-t-on que ce n'était là qu'une première et qu'ainsi les imperfections étaient «normales». Normal ? Ce mot détestable pour justi-

Par Leïla Aslaoui-Hemmadi



fier notre incurie et notre bricolage en tout et pour tout. Je réfute ce que je considère comme des arguties. Assia Djebbar aurait mérité plus de respect, plus de prestige à la mesure du monument qu'elle fut. A la mesure de la Grande, l'Immense, la Colossale femme de lettres complète.

Mon cri est celui d'une Algérienne qui voue une admiration sans borne et une profonde déférence à celle qui demeure — même morte — mon icône. Elle qui fut, même ignorée par son Etat et les officiels, le meilleur ambassadeur de notre pays. Enfin, parce qu'elle fut immense, il ne me semble pas judicieux que le prix «Assia Djebbar» soit à l'avenir initié, organisé et remis par des éditeurs aussi respectables soient-ils. Ce fut là mon autre regret à cette cérémonie du 4 novembre 2015.

Assia Djebbar mérite mieux. Mieux et plus. Pour conclure sur cette cérémonie du 4 novembre bâclée et ratée, je citerai la grande dame : «Toute femme écrivain qui s'avance ainsi hardiment prend le risque de voir combien son chemin est miné» (*Ces voix qui m'assiègent* Albin Michel). Le soir du 4 novembre, la grande dame s'est sans doute retournée dans sa tombe en se disant «que son chemin continuait à être miné».

L. A.-H.